

# JAZZ HOT

# SIXUN

## FUSION MULTICOLORE

### ▲ CANNONBALL ADDERLEY

*Portrait discographique*

### ▲ TOMMY FLANAGAN

*Un poète du clavier*

### ▲ DOMINIQUE PIFARELY

*L'interview*

### ▲ HOT NEWS

*Carla Bley*

*Bobby Watson*

*Christian Vandeweyer*

*Jean-Marie Machado*

### ▲ CLUB JAZZ HOT :

*Les surprises du mois !*

M 1920 - 459 - 25,00 F



3791920025002 04590

# SOMMAIRE

le jazz bouge, changez vos habitudes

JANVIER 1989

## JAZZ HOT

N° 459

### ÉDITORIAL

Par Pierre de Chocqueuse ..... 5

### TÊTES D'AFFICHE

Photos-événements ..... 9

### ÉCRIVEZ-NOUS

50, rue du Fg-St-Antoine - 75012 Paris ..... 11

### HOT NEWS

Christian Vander ..... 12  
 Jean-Marie Machado ..... 12  
 Carla Bley et Steve Swallow ..... 14  
 The Harper Brothers ..... 14  
 Serge Lazarevitch ..... 15  
 Marc Ducret ..... 16  
 Terri Lyne Carrington ..... 16  
 Eric Löhner ..... 18  
 Billy Hart ..... 19  
 Bobby Watson ..... 20  
 Livres ..... 22

### MAGAZINE

Sixun ..... 26  
 La saga des pygmées .....  
 Tommy Flanagan ..... 30  
 Un poète du clavier .....  
 Cannonball Adderley ..... 32  
 Portrait discographique .....  
 Dominique Pifarely ..... 36  
 L'interview .....  
 Ruben Blades ..... 38  
 Panama star

### VOUS ENTENDU

Festival de Paris ..... 41  
 Festival de Clermont-Ferrand ..... 43

### ABONNEZ-VOUS A JAZZ-HOT

Voir p. 45



© D. JAN

Sixun



J. «Cannonball» Adderley



Dominique Pifarely

### CLUB

..... 44



..... 46

### COMPACTS

..... 48

### DISQUES

..... 56

### PROGRAMMES

..... 58

### RHYTHM'N'BLUES

Big Joe Turner ..... 60  
 Concerts-Compacts ..... 62

### HOT-TECH

Transcription Herbie Hancock ..... 63  
 Infos-tech ..... 64

### PETITES ANNONCES

Cours, vente matériel, stages, studios ..... 66

# RUBEN BLADES



**Chanteur, avocat, journaliste, comédien, futur président du Panama, Ruben Blades est, depuis plus de dix ans, le garçon terrible de la communauté latino de New York. Sa vie est digne de figurer dans les meilleurs romans de son ami Gabriel Garcia Marquez. Un personnage haut en couleur.**

Par Noël Balen

**E**té 1956 : Panama, écrasée de soleil, s'étale mollement et somnole à l'heure de la sieste. Panama torride, baignée de lumière, au goudron liquéfié et à la poussière sèche, où les gamins du pays traînent leur ennui dans les vapeurs de chaleur. Les calandres arrondies des Buick parcourent la ville, le drapeau américain flotte aux côtés des couleurs panaméennes, les juke-boxes beuglent un rock'n roll acide et couvrent le calypso lascif du phono familial. Le jeune Ruben Blades, alors âgé de huit ans, est plongé dans l'étuve du petit appartement de ses parents. Il attend impatiemment sa grand-mère Emma qui l'emmènera comme tous les après-midi dans le refuge glacé du cinéma «El Teatro Edison». 15 cents de fraîcheur, de repos et de passion pour les films yankees d'après-guerre.

Emma est un personnage important dans la vie de ce petit garçon curieux de tout et qui est encore loin d'imaginer ce que l'avenir lui réservera de fabuleux.

Emma est la clé de voute de la famille Blades, le fil conducteur du clan. Yogi, rosécrucienne, végétarienne, féministe avant l'heure, elle a développé chez le jeune Ruben Blades, un désir de justice et de vérité, un goût pour la création artistique et l'expression du talent qu'elle sentait naître en lui.

A cette même époque, la radio (le divertissement populaire le plus accessible en Amérique Centrale) diffusait les vedettes locales comme Beny More, The Orchestra Casino de la Playa ainsi que les tubes de Sinatra ou Mel Torme. Mais le sirop des crooners tourne bientôt au vinaigre avec l'arrivée décapante et massive du rock'n roll. Très vite, Ruben Blades s'enflamme, joue les kids, imite les Yankees gominés et commence à chanter en 1963 dans le groupe rock de son frère aîné. Cependant, cette vague déferlante de la culture anglo-saxonne est freinée net par les événements tragiques du 9 janvier 1964. Des émeutes sanglantes éclatent au Panama et une opposition farouche à l'hégémonie américaine se développe. Ruben, âgé de quinze ans, se tourne avec fureur vers sa langue d'origine et entretient des préoccupations plutôt nationalistes. Il chante en espagnol dans des petits combos locaux tout en poursuivant ses études.

## DE PANAMA A NUEVA-YORK :

En 1968, alors qu'il vient tout juste de passer le cap des vingt ans, il participe à l'enregistrement d'un album du groupe «Bush & The Magnificos». Un producteur new-yorkais, Pancho Cristal, l'entend et lui propose aussitôt de venir remplacer le chanteur Joe Feliciano qui devait quitter l'orchestre Joe Cuba Band. Ruben Blades refuse pour se consacrer plus assidûment à son travail universitaire. Mais, un an plus tard, la faculté ferme ses portes à la suite d'incidents politiques et Ruben reprend à nouveau contact avec Pancho Cristal. Il découvre ainsi New York, enregistre un album avec Pete Rodriguez («De Panama à Nueva-York») et revendique l'intégralité des paroles et de leur contenu polémique, en prise directe avec l'actualité latino-américaine. Un conflit avec l'industrie du disque s'ensuit (textes jugés trop engagés) et Ruben profite de la réouverture des écoles panaméennes pour reprendre ses études au pays. Il obtient brillamment ses diplômes de droit et c'est en 1973 seulement qu'il décide de retourner à New York qui continue



*«La salsa*

# RUBEN BLADES

## DE PANAMA A NUEVA-YORK :

En 1968, alors qu'il vient tout juste de passer le cap des vingt ans, il participe à l'enregistrement d'un album du groupe «Bush & The Magnificos». Un producteur new-yorkais, Pancho Cristal, l'entend et lui propose aussitôt de venir remplacer le chanteur Joe Feliciano qui devait quitter l'orchestre Joe Cuba Band. Ruben Blades refuse pour se consacrer plus assidûment à son travail universitaire. Mais, un an plus tard, la faculté ferme ses portes à la suite d'incidents politiques et Ruben reprend à nouveau contact avec Pancho Cristal. Il découvre ainsi New York, enregistre un album avec Pete Rodriguez («De Panama à Nueva-York») et revendique l'intégralité des paroles et de leur contenu polémique, en prise directe avec l'actualité latino-américaine. Un conflit avec l'industrie du disque s'ensuit (textes jugés trop engagés) et Ruben profite de la réouverture des écoles panaméennes pour reprendre ses études au pays. Il obtient brillamment ses diplômes de droit et c'est en 1973 seulement qu'il décide de retourner à New York qui continue

d'exercer sa fascination. Tout à tour conseiller juridique dans une banque puis coursier pour le fameux label de salsa Fania Records, Ruben Blades finit par travailler avec Ray Baretto et le Fania All Stars. Désormais, sa trajectoire semble toute tracée. Il entame, dès 1977, une des collaborations les plus fructueuses de sa carrière avec le très grand chef d'orchestre et tromboniste Willie Colon. Un premier album est gravé («Metiendo Mano») qui redéfinit les limites de la salsa. Orchestrations extrêmement sophistiquées, cuivres torrides, paroles acerbes, voix violentes et tranchantes, roulis obsessionnel des timbales, production très soignée, tout est mis en œuvre pour que le produit prenne une dimension internationale. Le succès dépasse toutes les espérances. En particulier après la parution du 30 cm «Siembra» où le morceau *Pedro Navaja* se détache de l'ensemble et devient le plus gros hit de toute l'histoire des salseros. Ce texte aux implications politiques évidentes (regard sans concessions sur la société nord-américaine) et qui conte l'histoire d'un meurtrier de quartier, contribue à asseoir davantage la renommée de Ruben Blades en tant que porte-parole et polémiste. D'autres disques suivront parmi lesquels : «Maestra Vida» (1979), une sorte d'opéra-concept bâti sur la destinée de trois générations d'une famille latino ; «Canciones del Solar de los Aburridos» (1982) où il chante l'injustice et la colère des laissés-pour-compte.

Ce dernier album marquera la fin de son travail avec Willie Colon. En six années de recherches communes, ils auront élaboré ensemble une fresque monumentale, construite en plusieurs tableaux, gravée avec passion, fureur et pugnacité, marquant et transfigurant ce que l'on a coutume d'appeler la salsa mais qui n'est rien d'autre que la forme la plus évoluée de la musique hispano-caribéenne.



## «La salsa new-look»

**DESPERADO SOLO**  
En 1984, Ruben Blades et forme son propre groupe. Changement de direction qu'il signe avec une nouvelle Elektra/Asylum. Mais une *Major Company* tère de hors-la-loi. Les brûlants et abrupts et America» est un disque par la critique. Les modifications, la section des traits de vibraphone pour colorer et désormais allégées et public. Le discours s'ouvre sans renier l'héritage latin avoir assuré la première Joe Jackson (autre s'écrit), Ruben Blades présente intitulé «Escenas». Les quées par la revendication est plus large encore. que *Silencios* (chantée par tadt) au bouillonnant il s'essaie à diversifier son un auditoire qui l'ignora désir de ratisser plus ment la tonicité de sa s'émousse à trop vouloir que se produit le tour de carrière déjà si bien n'album entièrement chanté. But The Truth» Elektra/WEA Music) et la surprise ceux qui suivaient l'art. ton général est résolument laborateurs les plus populaires Costello, Lou Reed ou production extrêmement fétatoire) et la participation Jeff Porcaro, Abraham Costa, Oscar Hernandez Williams..., le résultat. Blades a beau traduire ses textes en espagnol, talemment de son public chaleureuse, à la raucité à l'anglais. Le courant de la création internationale se manifester. Peut-être une résurgence de ces ou la volonté d'intégrer le *system* américain pas haitons seulement qu' de la parution d'un disque surtout plus authentique.

**VIVA BLADES !**  
De toute évidence, le chercheur (après s'être pas à se remettre en vapeur, quitte à échoir la grand-mère Emma Ruben Blades n'a pas le prit, la communication

d'exercer sa fascination. Tout à tour conseiller juridique dans une banque puis coursier pour le fameux label de salsa Fania Records, Ruben Blades finit par travailler avec Ray Baretto et le Fania All Stars. Désormais, sa trajectoire semble toute tracée. Il entame, dès 1977, une des collaborations les plus fructueuses de sa carrière avec le très grand chef d'orchestre et tromboniste Willie Colon. Un premier album est gravé («Metiendo Mano») qui redéfinit les limites de la salsa. Orchestrations extrêmement sophistiquées, cuivres torrides, paroles acerbes, voix violentes et tranchantes, roulis obsessionnel des timbales, production très soignée, tout est mis en œuvre pour que le produit prenne une dimension internationale. Le succès dépasse toutes les espérances. En particulier après la parution du 30 cm «Siembra» où le morceau *Pedro Navaja* se détache de l'ensemble et devient le plus gros hit de toute l'histoire des salseros. Ce texte aux implications politiques évidentes (regard sans concessions sur la société nord-américaine) et qui conte l'histoire d'un meurtrier de quartier, contribue à asseoir davantage la renommée de Ruben Blades en tant que porte-parole et polémiste. D'autres disques suivront parmi lesquels : «Maestra Vida» (1979), une sorte d'opéra-concept bâti sur la destinée de trois générations d'une famille latino ; «Canciones del Solar de los Aburridos» (1982) où il chante l'injustice et la colère des laissés-pour-compte. Ce dernier album marquera la fin de son travail avec Willie Colon. En six années de recherches communes, ils auront élaboré ensemble une fresque monumentale, construite en plusieurs tableaux, gravée avec passion, fureur et pugnacité, marquant et transfigurant ce que l'on a coutume d'appeler la salsa mais qui n'est rien d'autre que la forme la plus évoluée de la musique hispano-caribéenne.



**new-look»**

### DESPERADO SOLO :

En 1984, Ruben Blades veut faire cavalier seul et forme son propre groupe «El Seis Del Solar». Changement de direction d'autant plus prononcé qu'il signe avec une nouvelle maison de disque : Elektra/Asylum. Mais le fait d'enregistrer pour une *Major Company* n'altère en rien son caractère de hors-la-loi. Les sujets sont toujours aussi brûlants et abrupts et, dès sa sortie, «Buscando America» est un disque unanimement ovationné par la critique. Les orchestrations sont peu à peu modifiées, la section de cuivre est remplacée par des traits de vibraphones, les synthés interviennent pour colorer et ponctuer des harmonies désormais allégées et plus accessibles au grand public. Le discours s'universalise progressivement sans renier l'héritage latin. L'année suivante, après avoir assuré la première partie des concerts de Joe Jackson (autre signe d'ouverture commerciale), Ruben Blades propose un nouveau disque intitulé «Escenas». Les paroles sont moins marquées par la revendication et le registre musical est plus large encore. De la ballade mélancolique *Silencios* (chantée en duo avec Linda Ronstadt) au bouillonnant morceau de salsa *Caina*, il s'essaie à diversifier son répertoire et à trouver un auditoire qui l'ignorait jusqu'alors. Mais ce désir de ratisser plus large édulcore insidieusement la tonicité de sa musique. L'énergie initiale s'érousse à trop vouloir séduire. Et c'est en 1988 que se produit le tournant le plus radical d'une carrière déjà si bien remplie. Blades publie un album entièrement chanté en anglais («Nothing But The Truth» Elektra/Asylum 960 754-1 dist. WEA Music) et la surprise est de taille pour tous ceux qui suivaient l'artiste depuis ses débuts. Le ton général est résolument rock puisque les collaborateurs les plus proches se nomment Elvis Costello, Lou Reed ou Sting. Mais malgré une production extrêmement élaborée (voire superfétatoire) et la participation de musiciens tels que Jeff Porcaro, Abraham Laboriel, Paulinho Da Costa, Oscar Hernandez, James Ingram, Larry Williams..., le résultat est une terrible déception. Blades a beau traduire sur la pochette intérieure, ses textes en espagnol, il se détache fondamentalement de son public de base. Sa voix claquante, chaleureuse, à la raucité sensuelle, s'adapte mal à l'anglais. Le courant ne passe pas et la consécration internationale tant convoitée est loin de se manifester. Peut-être y a-t-il eu dans cette tentative une résurgence de ses ambitions adolescentes ou la volonté d'intégration dans un *rock star system* américain passablement fantasmé. Souhaitons seulement que le trouble s'effacera lors de la parution d'un prochain opus plus sobre et surtout plus authentique.

### VIVA BLADES !

De toute évidence, le personnage continue de se chercher (après s'être souvent trouvé) et n'hésite pas à se remettre en question, à renverser la vapeur, quitte à échouer. Les enseignements de la grand-mère Emma ont porté leurs fruits. Ruben Blades n'a pas oublié que l'ouverture d'esprit, la communication, l'écoute d'autrui et la

rebellion mûrement raisonnée ont toujours contribué à forger une personnalité solidement aguerrie, capable de s'adapter aux événements. L'immense vedette qu'est devenu Blades ne cessera jamais de s'intéresser à ceux qui l'entourent. En dehors du domaine musical, où il a déjà beaucoup donné de sa personne, il officie parfois en tant que journaliste et écrit de nombreux articles de politique et d'art dans «La Estrella de Panama» ainsi que dans le «Village Voice». Mais son électisme ne s'arrête pas là, il compte entamer une carrière politique d'envergure en visant la présidence de son pays pour y apporter des changements sociaux radicaux. Un récent sondage l'a placé en troisième place derrière l'expresident Omar Torrijos et le boxeur Roberto Durán. Il fait ainsi partie des héros nationaux du Panama et son impact de musicien de salsa hors-pair pourra peut-être apporter la surprise lors de la prochaine échéance électorale. En attendant, Ruben Blades travaille inlassablement, préparant un cycle de chansons inspirées des nouvelles du grand écrivain Gabriel Garcia Marquez. Depuis plusieurs années, le chanteur et le prix Nobel colombien cultivent une amitié fondée sur l'estime et la compréhension mutuelles, nourries par les mêmes impulsions et les mêmes audaces. Le résultat ne sera rien d'autre que l'incarnation musicale de l'œuvre littéraire la plus magistrale du siècle.

Mais loin de rester troublé par des défis aussi importants, Blades avance sans se retourner et accepte de s'engager dans les projets les plus variés. C'est ainsi qu'il est devenu acteur en acceptant le rôle principal du film «Crossover Dream» (1985) sous la direction du Cubain Leon Ichaso. Une œuvre symbolique si l'on juge sur pièce le scénario. Ruben Blades y incarne le rôle d'un musicien de salsa, Rudy Veloz, qui coupe les liens affectifs avec son entourage (amis, musiciens...) pour signer un contrat avec une grosse compagnie de disques. L'album sort, ne remporte pas le succès et le personnage erre à l'abandon, perdu pour l'eldorado du show-business et pour les siens. La performance du comédien est saluée par toute la presse spécialisée mais Blades ne se laisse pas attraper par les mirages du 7<sup>e</sup> art. Il ne se laisse pas abusé par le succès, sait parfaitement dans quel sens il s'engage et n'oublie pas ce pourquoi il s'est dédié en déclarant ironiquement : «J'ai dû voir une quinzaine de scripts durant les six derniers mois. Dans la première moitié, j'incarnais un dealer de coke cubain, dans l'autre moitié des scripts je tenais le rôle d'un dealer de coke colombien.. Vraiment, les gens n'ont pas l'air de souhaiter me voir incarner mon propre rôle, celui d'un avocat !» Une déclaration aigre-douce qui ressemble singulièrement à une véritable profession de foi. □